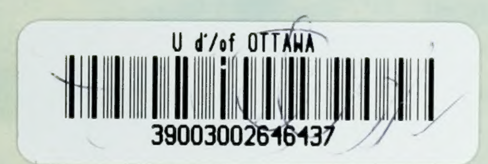
Fegdal

Gérard de Nerval.



CHARLES FEGDAL

ÉRARD DE NERVAL

PARISIEN DE PARIS

EXTRAIT DU

lletin de la Société Historique et Archéologique du IVe Arrondissement de Paris

LA CITÉ (N° d'Avril 1919)

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VIe

1919



PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU IVe ARRONDISSEMENT DE PARIS « *LA CITÉ* »

Bulletins trimestriels de la Société, depuis Janvier 1902

Brochures d'Articles extraits de ces Bulletins :

La Maison de Victor Hugo	Léon Riotor
L'Hôtel de la Vieuville	Lucien Lambeau
Nicolas Flamel	Paul Hartmann
L'Hôtel de Savoisy	A. Callet
La Mort de la princesse de Lamballe	Lucien Lambeau
L'Ile Louviers	Cléon Delaby
Les Gardes mobiles du IVe arrondissement en 1870	Georges Hartmann
L'Hôtel de Mayenne	Jules Prieur
Les Anciens Jardins du IVe arrondissement	G. Gibault
Anciennes Maisons de la rue du Renard	Georges Hartmann
Le Cimetière paroissial de Saint-Gervais	Lucien Lambeau
L'Hôtel Colbert de Villacerf	Van Geluwe
Ledru-Rollin né place Baudoyer, à Paris	Georges Hartmann
Cérémonie de la pose d'une plaque commémorative sur la maison où naquit Ledru-Rollin	Id.
L'Hôtel-Dieu et les Sœurs Augustines	M. Gauthier
Le Premier Hôtel des archevêques de Sens, à Paris	Charles Sellier
Ancienne maison rue du Temple	Georges Hartmann
Le Magasin d'armes de la Bastille	
La Famille Titon	
Dame Gigogne frère de Titon	Mme G. Dupré
Une Promenade de Balzac	Paul Hartmann
La Chapelle de Saint-Bon	C. Baloche
Un Artiste de l'Ile Saint-Louis : Ch. Rossigneux	Georges Hartmann
Voltaire, ses idées sur les embellissements de Paris	M.-H. Fucore
Le IIIe Arrondissement à vol d'histoire	Edmond Beaurepaire
Les Inondations de Paris à travers les âges	A. Callet et autres
Le Musée de la Préfecture de Police	Rey et Féron
La Rue Aubry-le-Boucher	L. Lesage et G. Hartmann
Un Savant oublié (Honoré Fabri)	A. Callet
A propos de la rue de la Femme-sans-Tête	Edm. Beaurepaire
Le Temple	Piton
Geoffroy-Dechaume	A. L'Esprit
Le Jeûneur de Notre-Dame	Id.
Le Cloître Saint-Merry. — L'Hôtel de Roannez	Georges Hartmann
Anarchistes parisiens sous l'Ancien régime	Paul d'Estrée
L'Exposition de l'Hôtel de Ville (1912)	Moutaillier
Les " Jonchées " à Notre-Dame et à la maison aux piliers	•
L'Eau à Paris au XVIe siècle	Georges Gibault
Le Fossoyeur de Saint-Jean en Grève	Capitaine Cherrière
La Rue Michel-le-Comte	M. de Mallevoue
La Maison du Mareschal en Grève	Piton
Le Berceau de l'Académie Française	P.-M. Emard
La Maison du Chasteau-Frilleux	A. Callet
Histoire et Description de la Colonne de Juillet et de la Place de la Bastille	P.-M. Emard
L'Hôtel de Montmor	Julien Stirling
Le Prieuré Sainte-Catherine	F. Foiret
La Formation et le Démembrement de l'Hôtel Saint-Pol	A. L'Esprit
La Première bouche d'eau contre l'incendie à Paris	L. Mirot
Epigraphie campanaire du IVe arrondissement	Capitaine Cherrière
Journal du Président de Bailleul (1661-1689)	A. Boquet
Hôtel Jassaud d'Arquainvilliers	Henry Martin
Les Hospitalières de la plaee Royale	A. Boulanger
	Marcel Fosseyeux

Pour l'ami Charles Jacquemot
En toute sympathie d'art —

Charles Feydal

GÉRARD DE NERVAL
PARISIEN DE PARIS



CHARLES FEGDAL

GÉRARD DE NERVAL

PARISIEN DE PARIS

EXTRAIT DU

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du IVe Arrondissement de Paris

LA CITÉ (N° d'Avril 1919)

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VIe

—

1919



GÉRARD DE NERVAL

PARISIEN DE PARIS

Gérard de Nerval nous appartient pour plusieurs et importantes raisons : il est né rue Saint Martin; il est baptisé à l'église Saint-Merri; il habite, toute une partie de sa jeunesse, rue Saint-Martin; il fait ses études au lycée Charlemagne; il écrit d'intéressantes pages sur le Paris de nos quartiers; enfin il meurt rue de la Vieille-Lanterne auprès de l'ancienne place du Châtelet. C'est plus qu'il n'en faut, me semble-t-il, pour nous intéresser à cet écrivain tout de sensibilité et d'éclat, à cet homme dont l'existence fut un subtil et angoissant drame d'amour.

* * *

Dans ses *Nuits d'octobre* Gérard de Nerval s'écrie :

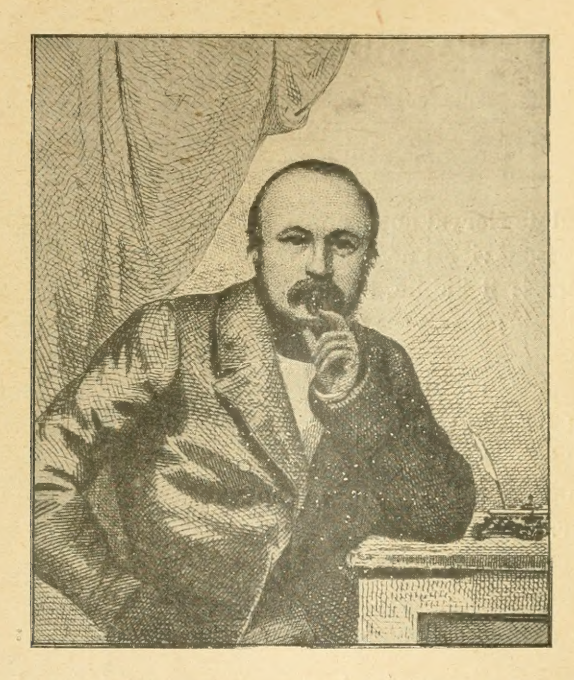
Qu'ils sont heureux, les Anglais, de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque! A Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales, — se terminant soit par une mort, soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu.

Et quelques lignes plus loin, il nous dévoile ainsi sa propension à la curiosité, qui est peut-être de la badauderie parisienne, mais une badauderie d'homme sensible, sachant voir, observer tous les spectacles et en jouir abondamment :

Cicéron critiquait un orateur prolixe, qui, ayant à dire que son client s'était embarqué, s'exprimait ainsi : « Il se lève,— il s'habille,

— il ouvre sa porte, — il met le pied hors du seuil,— il suit à droite la voie Flaminia, — pour gagner la place des Thermes », etc., etc.

On se demande si ce voyageur arrivera jamais au port ; mais déjà il vous intéresse, et, loin de trouver l'avocat prolixe, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie des rues ; j'aurais voulu connaître même l'heure du jour et le temps qu'il faisait.



GÉRARD DE NERVAL

Or Gérard de Nerval né, tout comme Villon, à Paris auprès Pontoise, connaîtra et aimera sa ville, il en aura cette continuelle et insatiable curiosité qui feront de l'écrivain un descripteur précis plein de charme et de vérité, sinon un historien attentif et scrupuleux. J'ai lu et relu, chaque fois avec un plaisir tout frais et délicieusement retrouvé, cette page suggestive sur la place Royale et sur la place Dauphine, ces deux nostalgiques coins de notre vieux Paris :

Rien n'est beau comme ces maisons du XVIIe siècle dont la place Royale offre une si majestueuse réunion. Quand leurs façades

de briques, entremêlées de cordons et de coins de pierre, et quand leurs fenêtres hautes sont enflammées des rayons splendides du couchant, vous vous sentez, à les voir, la même vénération que devant une cour des parlements assemblés en robes rouges à revers d'hermine ; et, si ce n'était un puéril rapprochement, on pourrait dire que la longue table verte, où ces redoutables magistrats sont rangés en carré, figure un peu ce bandeau de tilleuls qui borde les quatre faces de la place Royale et en complète la grave harmonie.

Il est une autre place dans la ville de Paris qui ne cause pas moins de satisfaction par sa régularité et son ordonnance, et qui est en triangle à peu près ce que l'autre est en carré. Elle a été bâtie sous le règne de Henri le Grand, qui la nomma *place Dauphine*, et l'on admira alors le peu de temps qu'il fallut à ses bâtiments pour couvrir tout le terrain vague de l'île de la Gourdaine. Ce fut un cruel déplaisir que l'envahissement de ce terrain pour les clercs qui venaient s'y ébattre à grand bruit, et pour les avocats qui venaient y méditer leurs plaidoyers : promenade si verte et si fleurie, au sortir de l'infecte cour du Palais.

A peine ces trois rangées de maisons furent-elles dressées sur leurs portiques lourds, chargés et sillonnés de bossages et de refends ; à peine furent-elles revêtues de leurs briques, percées de leurs croisées à balustres, et chaperonnées de leurs combles massifs, que la nation des gens de justice envahit la place entière, chacun suivant son grade et ses moyens, c'est-à-dire en raison inverse de l'élévation des étages. Cela devint une sorte de cour des miracles au grand pied, une truanderie de larrons privilégiés, repaire de la gent *chiquanouse* comme les autres de la gent argotique ; celui-ci en brique et en pierre, les autres en boue et en bois (1).

Voilà bien la vision d'un parisien qui (pour sa joie) attache les souvenirs du passé à la beauté présente.

Gérard de Nerval de son vrai nom Gérard Labrunie naît donc à Paris, au nº 96 de la rue Saint-Martin (2), le 22 mai 1808 à huit heures du soir ; il est baptisé, le lendemain, en l'église Saint-Merri (3).

Son père (4) Estienne Labrunie, médecin-adjoint à la Grande

1. La Main enchantée.
2. Le nº 96 est aujourd'hui le nº 168 : la maison a été identifiée par M. Georges Hartmann ; elle attend encore une plaque commémorative ! (Voir *la Cité* nº 27 juillet 1908, p. 242).
3. L'acte de baptême a été publié par *la Cité*, 1er vol., nº 6, avril 1903, p. 341.
4. Etienne Labrunie, père de Gérard, est né à Agen en 1776. A peine agé de seize ans, en 1792, il s'enrôle dans les armées de la République. Entré au 18e bataillon des Fédérés Nationaux il combat au siège de

Armée, avait épousé, le 1er juillet 1807, Marguerite Laurent qu'il avait connue dans la boutique de son père, Charles Laurent établi linger au n° 23 de la rue Coquillière.

Quelques jours après sa naissance, Gérard est remis aux soins d'une paysanne du hameau de Loisy, près de Mortefontaine où il est emmené en nourrice, tandis que son père attend avec impatience l'ordre de rejoindre les armées. Cet ordre tarde à venir; ce n'est qu'à la fin de décembre 1808 qu'Etienne Labrunie est nommé médecin ordinaire au service de l'armée du Rhin.

Sans doute plus épouse que mère, peut-être plus héroïque que sentimentale, la mère de Gérard n'ira pas à Mortefontaine; elle décide de suivre son mari; bientôt c'est le départ et c'est la campagne d'Autriche. Voici le couple, en 1810, avec l'armée d'Allemagne.

Le Dr Labrunie dirige l'hôpital de Hanovre puis celui de Goglau; partout Madame Labrunie est non seulement l'épouse aimante et dévouée, mais encore la compagne associée qui, aux chevets des mourants et des blessés, complète l'œuvre de son mari. Il faut penser aux durs chemins parcourus à travers l'Europe, à tous les champs de bataille où il fallait camper, à toutes les fatigues, à tous les dangers de la guerre... Mme Labrunie, avec un indomptable courage, supporte tout jusqu'au jour où une fièvre « contractée, écrivit plus tard Gérard, en traversant un pont chargé de cadavres » devait avoir raison de ses forces et de son énergie. Elle meurt le 29 novembre 1910 et est inhumée

Lille où il est blessé d'un éclat d'obus, transporté à l'hôpital d'Haubourdin, il est envoyé en congé de convalescence. Il revient alors vers Agen, mais s'arrête à Toulouse où il s'enrôle pour la seconde fois. Il est envoyé en Espagne, prend part à de durs engagements; il est blessé à nouveau, grièvement cette fois; une fracture qui, guérie lui laisse un fort raccourcissement de la jambe gauche. Il est réformé le 17 mars 1795, avec une pension de 112 fr. 50! Comme on peut le comprendre en lisant *les Archives du Ministère de la Guerre, dossier Etienne Labrunie*, il n'y avait pas encore à cette époque d'indemnité de vie chère!!... Réformé, Etienne Labrunie, demeure l'enflammé patriote, l'enthousiaste soldat de France qui veut servir encore, toujours : il décide que, ne pouvant plus tenir dans le rang fusil ni épée, il sera médecin militaire. Grâce aux conseils et à l'appui de son parent Gérard Dublanc, pharmacien au 98 de la rue Saint-Martin, Etienne Labrunie commence et poursuit ses études avec une opiniâtre patience, une assiduité incessante. D'abord interne à l'hôpital Saint-Louis comme pharmacien, il entre à l'école de Médecine et est reçu docteur en décembre 1806. C'est seulement le 8 juin qu'il est nommé adjoint à la Grande Armée.

au cimetière catholique polonais de Gross-Goglau, en Silésie.

Premier malheur pour l'enfant inconscient, première douleur pour l'homme : Gérard ne connaîtra jamais la douceur des caresses maternelles. L'homme est à plaindre dont l'âme ne garde pas en soi, comme premier souvenir de femme, le sourire d'ineffable bonté et l'affectueuse passion d'une mère. Du moins Gérard eût-il pu donner à son père toute sa tendresse ; la première entrevue n'est pas d'heureux présage.

« J'avais sept ans, dit Gérard, et je jouais insoucieux sur la porte « de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison : l'or « noirci de leurs uniformes brillait à peine sur leurs capotes de sol- « dat, le premier m'embrassa avec une telle effusion que je m'écriai : « Mon père, tu me fais mal ! »

Etienne Labrunie aime son fils ; mais Gérard et son père ne se comprendront jamais, et la première parole de Gérard demeurera mélancoliquement et douloureusement vraie jusqu'à la fin : Mon père, tu me fais mal !

Le Dr Labrunie revenu de la Bérésina à Mortefontaine, repart bientôt aux armées ; auparavant, sous la garde d'un serviteur — un vieux soldat — il a installé Gérard à Paris, rue Saint-Martin ; Gérard regrette la campagne, regrette Mortefontaine et l'oncle Antoine Boucher qui y habite et qu'il aimait bien... Enfin, Gérard est admis comme externe libre au lycée Charlemagne en 1820 (1). Immédiatement le voici attentif, studieux, plus avide d'apprendre que soucieux d'être parmi les premiers de sa classe. Dès que ses devoirs sont faits et ses leçons sues pour le lendemain il veut lire et étudier ; c'est qu'il se passionne pour les langues étrangères et, étant son propre professeur, apprend l'italien, l'arabe, quelque peu le persan, beaucoup l'allemand qu'il connaîtra presque aussi bien que le français... Gérard regrette Mortefontaine ; il vient y passer toujours ses vacances ; c'est là que son désir d'apprendre et sa curiosité ont trouvé un aliment inattendu dans de vieux livres entassés au grenier de la maison, chez l'oncle Boucher. C'est là que, pour

1. Ayant écrit à deux reprises au lycée Charlemagne, une fois à M. le Proviseur, une autre fois à M. le bibliothécaire, pour demander si les archives du lycée contenaient quelque souvenir de Gérard de Nerval (Gérard Labrunie), je reçus à mon étonnement la plus nettement négative des réponses (octobre 1917).

la première fois, il va respirer les parfums violents, les souffles troublants de la vie merveilleuse, — mystères de l'Inconnu, esprits de l'au-delà, âmes extra-terrestres, magie, cabale, etc... — et jamais Gérard n'oubliera les heures fiévreuses de jeunesse, pendant lesquelles il lisait (1) les œuvres de Mesmer, celles de Pic de la Mirandole, du marquis d'Argens et de l'abbé de Villars.

Plus tard le célèbre *Diable amoureux* de Cazotte le transportera d'enthousiasme, il écrira, pour une nouvelle édition de ce roman, une préface singulièrement... amoureuse du *Diable amoureux*.

La psychie, l'occultisme, peut-être auraient pu par leurs brumes lasser, puis tourner Gérard vers d'autres révélations, vers les explications religieuses de la Nature et de l'âme ; il eût pu se laisser entraîner par la magnificence et l'incomparable attirance artistique du catholicisme et de son culte, mais l'oncle Boucher était d'un déisme si vague que Gérard restera païen, si c'est être païen qu'adorer la beauté sous toutes ses formes terrestres.

Un jour l'oncle Boucher fait la découverte dans son champ de Mortefontaine, au lieu-dit le *Clos-Nerval* (2), de statues, de débris sculptés et de vases antiques ; le voici désormais poursuivant ses recherches, installant ses trouvailles. Gérard vient rêver devant les vieilles pierres ; il contemple et caresse même, tant il les sent admirables, le *Mars en bronze*, la *Pallas*, la *Vénus armée*, le *Pan, dieu des campagnes et des amours sylvestres...* Gérard gardera de ses longues et méditatives stations face à face avec les dieux toujours visibles d'un monde disparu un inassouvissable appétit de grâce et de beauté ; il aura suffit de quelques pierres inertes, du talent d'un artiste inconnu, il aura suffi de la rayonnante splendeur qui s'échappe des poétiques idoles de l'immortelle antiquité.

Un cœur jeune, une imagination ardente ne sauraient cependant se contenter d'aimer une déesse de marbre, serait-elle la plus magnifique représentation humaine qui fût, aussi Gérard

1. Voir la préface du livre de G. de Nerval : *les Illuminés*.

2. La prédilection que Gérard eut jusqu'à la mort pour Mortefontaine, justifie le choix qu'il fit du nom de ce *clos Nerval* pour en tirer un pseudonyme. M. Aristide Marie, dans son livre sur Gérard de Nerval, a donné au chap. II, p. 67, la teneur des actes relatifs à la propriété du fameux clos.

commence-t-il à donner quelque corps à ses rêveries. Au hameau de Loisy il connaît une fillette de son âge, Sylvie ; il l'aime idylliquement, il se trompe même sur le doux sentiment qu'il lui montre et qu'il ressent ; il croyait à un grand amour. Hélas ! le grand amour n'est qu'une amourette d'où sortira brisé le cœur de Sylvie.

Un soir sur la pelouse d'un parc, auprès du château de Mortefontaine, Gérard et Sylvie dansent en rond avec des jeunes filles : ils rient, ils tournent, ils chantent.

Soudain la jeune châtelaine vient se mêler à leurs jeux ; elle s'appelait Adrienne, elle était grande, elle était belle et souriante, et les dernières heures du crépuscule doraient les longues mèches de sa chevelure blonde... Pour Gérard, c'est une apparition quasi céleste, et c'est troublé jusqu'au fond de son être, qu'il reprend la ronde avec ses compagnes et la nouvelle venue. A un certain moment, les règles et les hasards du jeu amènent Gérard à embrasser Adrienne : enfin, Adrienne, pour sortir du cercle des danseurs, doit chanter.

«... A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif... »

Gérard est enivré par le baiser, par la romance, par la voix d'Adrienne : il va, tout exalté, cueillir deux branches de laurier qu'il tresse et dont il couronne la belle et jeune châtelaine cependant que Sylvie, toute pâle, défaille et pense mourir.

C'est fini : Sylvie n'est plus rien ou presque plus rien pour Gérard qui retourne bientôt à Paris, au lycée Charlemagne, emportant cette double image d'une « amitié tendre tristement « rompue, — puis d'un amour impossible et vague, source de « pensées douloureuses... La figure d'Adrienne resta seule « triomphante »

Et Gérard se trompe encore. Oui, c'est Adrienne (1) sans doute qu'il cherchera toujours, partout, c'est elle qu'il trouvera et qu'il aimera sous de multiples apparences, — mais ce qu'il

1. D'après M. Aristide Marie, Adrienne serait la baronne de Feuchères « cette Sophie Dawes que le testament du dernier des Condé fit châtelaine de Saint-Leu Taverny de Saint-Sulpice et de Mortefontaine ». On voit Adrienne représentée dans *La Saint-Hubert à Chantilly en 1828* tableau qui se trouve à Chantilly.

aime, seul, c'est l'idéal inaccessible qu'il se crée ; il aime ses folles et magnifiques visions davantage que n'importe quelle créature ; plus tard, éternellement déçu par les femmes, parce que l'amour qu'il en voudrait est trop au-dessus de la nature humaine, il n'aimera en elles que ce qu'il y mettra et ce qu'elles ne possèdent pas : les complexes créations de son esprit sensible.

Gérard exige-t-il donc trop de l'amour ? Il n'a jamais connu la passion d'une mère ; l'affection paternelle ne s'est jamais révélée à lui ; ses lectures, l'admiration de la beauté antique — premières grandes influences de son enfance, emplissent son cerveau d'une fantasmagorie lointaine et merveilleuse ; enfin, un désir exaspéré de tendresse, avec l'apparition d'Adrienne, lui donne des regrets imprécis, des besoins insatisfaits et des rêves irréalisables.

Voilà ce qui engendrera la mélancolie, la tristesse, la méfiance. Et tous ces tourments d'âme, qui grandiront avec la vie, ajoutés aux fatigues d'un travail littéraire acharné, conduiront peu à peu Gérard jusqu'au jour final là vers quoi l'implacable fatalité le pousse...

* * *

Les sensations et les idées se bousculent et bouillonnent dans l'esprit de Gérard, dès le lycée. Il fallait qu'il fût poète. Et le lycée Charlemagne voit éclore en 1826, les *Elégies nationales* qui donnent à Gérard, auprès de ses condisciples, une manière de célébrité ; la célébrité s'accroît encore lorsqu'il montre les *Odes à Napoléon*, des *Poèmes espagnols* et des *Poèmes lyriques* sur l'antiquité grecque. En 1826, il écrit un acte en vers, *le Café d'un Théâtre* qui est une satire contre les romantiques; mais il est lui-même romantique sans le savoir par son goût de certains poèmes germaniques. Il traduit le *Faust* de Gœthe, et Goethe écrit à Gérard ces simples mots : « Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant » ; et Gœthe dit à Eckermann « Je n'aime plus *Faust* en allemand ; mais, dans cette traduction, tout agit avec fraîcheur et vivacité. Il me passe par la tête des idées d'orgueil quand je pense que mon livre se fait valoir dans la langue de Bossuet, de Corneille et de Racine » (1).

1. Cf. *Gérard de Nerval*, par Eugène de Mirecourt.

Pour Gérard ce fut la gloire. Gérard n'a pas dix-huit ans ; il termine ses « humanités » et, durant ses dernières années au lycée Charlemagne, il est édité plusieurs fois, il collabore au *Mercure de France au XIXe siècle* ; il se lie d'amitié avec un de ses camarades de classe qui est Théophile Gautier.

Précoce et brillante, telle s'ouvrait la carrière littéraire de Gérard Labrunie qui deviendra avant longtemps, Gérard de Nerval,

A cette époque (1) — et voici une vraie famille parisienne — le Dr Labrunie est définitivement fixé dans le quartier Saint-Merri, — il habite, 96, rue Saint-Martin, là où Gérard est né. Au n° 98, le cousin Henri Dublanc est pharmacien, successeur de son père, celui qui aida les études du Dr Labrunie. L'oncle Gérard est retiré au 139, rue du Temple. Rue Coquillère, le beau père du Dr Labrunie, Laurent, est toujours marchand de lingerie. L'oncle Duriez demeure 73, rue Saint-Denis et son beau-frère, Alexandre Labrunie, fait commerce de toile au 37, rue Monmartre. Gérard habite chez son père : il a déclaré qu'il voulait être écrivain et vivre de sa profession : le docteur, ironique, a souri puis exigé que son fils s'inscrivît comme clerc chez un notaire du quartier.

Alors, au hasard des courses et des promenades, Gérard commence de soupçonner le Paris qu'il décrira.

Il est touché par la particulière beauté des ensembles, il critique les monuments, il s'attarde aux coins curieux. Il recueille des impressions qu'il retrouvera par la suite pour écrire les nombreuses pages parisiennes semées à travers son œuvre. Le voici à la Halle :

— Quelle belle nuit ! dis-je en voyant scintiller les étoiles au-dessus du vaste emplacement où se dessinent, à gauche, la coupole de la *halle aux blés* avec la colonne cabalistique qui faisait partie de *l'hôtel de Soissons*, et qu'on appelle l'observatoire de Catherine de Médicis, puis le marché à la volaille ; à droite, le marché au beurre, et, plus loin, la construction inachevée du marché à la viande. La silhouette grisâtre de Saint-Eustache ferme le tableau. Cet admirable édifice, où le style fleuri du moyen âge s'allie si bien aux dessins corrects de la Renaissance, s'éclaire encore magnifiquement aux rayons de la lune, avec son armature gothique, ses arcs-boutants

1. 1828-1829.

multipliés comme les côtes d'un cétacé prodigieux, et les cintres romains de ses portes et de ses fenêtres, dont les ornements semblent appartenir à la coupe ogivale. Quel malheur qu'un si rare vaisseau soit déshonoré, à droite par une porte de sacristie à colonnes d'ordre ionique, et à gauche par un portail dans le goût de Vignole !

Plus loin, avec quelle minutie amusante, ne peint-il pas les marchands de sangsues de la rue Mauconseil, les débitants de cidre et les pharmaciens-Raspail ! Il faut lire sa description du célèbre *cabaret de Paul Niquet*.

Les murs, très élevés et surmontés d'un vitrage, sont entièrement nus. Les pieds posent sur des dalles humides. Un comptoir immense partage en deux la salle, et sept ou huit chiffonnières, habituées de l'endroit, font tapisserie sur un banc opposé au comptoir. Le fond est occupé par une foule assez mêlée, où les disputes ne sont pas rares. Comme on ne peut pas à tout moment aller chercher la garde, le vieux Niquet, si célèbre sous l'Empire par ses cerises à l'eau-de-vie, avait fait établir des conduites d'eau très utiles dans le cas d'une rixe violente.

On les lâche de plusieurs points de la salle sur les combattants, et, si cela ne les calme pas, on lève un certain appareil qui bouche hermétiquement l'issue. Alors, l'eau monte et les plus furieux demandent grâce.

Si les pittoresques rues de Paris plaisent à Gérard, il est à penser que les journées lui semblent fastidieuses et longues dans l'étude notariale ; aussi arrête-t-il, à la fin de 1829, cet essai de carrière pour laquelle il ne se sent aucune inclination. Le Dr Labrunie fait alors inscrire son fils à l'Ecole de Médecine ; il ne tient nul compte d'une vocation littéraire cependant visible et déjà notoire ; il décide que Gérard sera médecin ; et, jusqu'en 1834, Gérard est effectivement élève en médecine, fréquente la clinique à l'Hôtel-Dieu, montre même un assez beau courage professionnel pendant l'épidémie de choléra de 1832. Le Dr Labrunie est satisfait ; or, tout eût été au mieux de ses vœux si, en janvier 1834, Gérard n'avait fait un héritage relativement élevé pour l'époque : la mort de son grand-père Laurent apportait à Gérard la part exacte de 29,901 francs.

Cet argent décide de la vie littéraire : Gérard se juge assez riche pour tenter la chance de suivre ses goûts, mais, d'abord, il veut être libre ; — l'affection... frigide de son père ne le retient

pas, il s'installe au 15 de la rue de Vaugirard, puis au 6, rue du Paon, puis au 5, rue des Beaux-Arts où vient le rejoindre son ami le dessinateur Camille Rogier. Ensuite, Gérard rêve de voyages lointains.

Il annonce son départ, et, afin de ne point passer pour prodigue aux yeux de son père, il lui dit — ce qu'il fit d'ailleurs — qu'il ira par bateaux, par pataches ou à pied (1). Avant de quitter Paris il laisse un dépôt de valeurs au statuaire Du Seigneur qui lui fera parvenir en route l'argent dont il aura besoin. Détail qui ne manque pas de piquant : Gérard a choisi Du Seigneur comme... banquier parce que le statuaire est *le seul de ses amis qui possède un coffre fermant à clé !!*

Voilà la bohême qui commence ! dut s'exclamer le Dr Labrunie en haussant les épaules.

Gérard visite rapidement le Midi de la France, passe par Antibes et par Nice, arrive à Florence, séjourne un peu à Rome, puis à Naples et revient. Des projets le hantent ; il cherchera une affaire : il lancera une Revue, il se fera éditeur, il songe aussi au théâtre... En attendant, il vit sur son capital ; l'élégance le charme, il devient un de nos dandy parisiens ; il est tout à fait *de Nerval* (2). On le voit en habit à col haut monté, en pantalon collant à sous-pieds, il porte des petites bottes vernies, il se gante de peau claire. Gérard, de l'aveu même de ses contemporains, est un homme plein de distinction, aux manières aisées ; ses amis, Théophile Gautier, Champfleury, Bell, Arsène Houssaye, ont laissé de lui des portraits où Gérard apparaît avec une figure rosée ; plus tard sa figure sera d'une pâleur mate fort belle ; ses yeux gris sont à la fois pétillants et doux ; son front est haut sous une chevelure blonde cendrée ; sa voix prenante est inoubliable.

Gérard est riche, il dépense sans compter. Il fréquente les grands restaurants, les cafés du Boulevard, il a son fauteuil au *Théâtre des Variétés*.

C'est là qu'un soir Gérard croit apercevoir sur la scène une autre Adrienne en la personne d'une fort délicieuse actrice,

1. *Revue Internationale*, mai 1894.
2. Après avoir essayé de plusieurs pseudonymes : M. Beuglant, Aloysius, Louis Gerval, Gérard se souvient du clos de Mortefontaine et fixe définitivement sa noblesse de plume : il sera Gérard de Nerval.

Jenny Colon. Jenny ne ressemblait certes point trait pour trait à la jeune châtelaine d'autrefois, mais quelque chose en elle — peut-être une expression de visage, peut-être la chevelure, peut-être un geste furtif — a fait revivre en Gérard ses inoubliables désirs et ressurgir son impossible idéal d'amour.

Gérard se fait présenter à l'artiste ; il devient plus son admirateur que son amant. En mai 1835 le premier numéro du *Monde dramatique* (1) paraît ; Frédéric Soulié en est le directeur nominal, mais le véritable fondateur et directeur en est bien Gérard de Nerval qui s'y emploie avec discrétion mais continûment à soigner la gloire de Jenny Colon, à lui préparer un triomphe à chacun de ses nouveaux rôles. Jenny Colon méritait les louanges, elle était alors une des plus jolies femmes de Paris dont la grâce, le sourire, les cheveux légers avaient séduit des artistes comme Léon Noël et Gavarni ; des écrivains comme Téophile Gautier, s'étendaient avec complaisance sur les diverses beautés de cette blonde aux yeux noirs. Attacher à son char un chevalier servant tel que Gérard de Nerval n'était pas un mince succès de vanité ; mais Gérard, distant et rêveur, ne satisfera pas cette vanité comme l'eût voulu Jenny Colon : Gérard poursuit une divine chimère que Jenny ne soupçonne pas, que sa petite cervelle de moineau est incapable de soupçonner.

Jenny Colon était née à Boulogne-sur-Mer en 1808 d'un père et d'une mère artistes lyriques qui faisaient tous deux partie d'une troupe ambulante. A quatorze ans elle débutait à l'Opéra-Comique, dans *les Deux Petits Savoyards*, puis elle jouait au Vaudeville dans la *Laitière de Montfermeil* de Paul de Kock. En 1824 elle se mariait, en Angleterre, avec un camarade de tournée ; le mariage durait le temps de la tournée et était annulé dès le retour en France. Ensuite elle débutait aux Variétés en 1827, dans la *Semaine des Amours* de Dumanoir, et s'enorgueillissait de divers protecteurs qui obtenaient ses faveurs tour à tour ou presque ensemble. Et voilà l'actrice, chanteuse doublement légère, la femme qui devient pour Gérard

1. Les premiers numéros du *Monde dramatique* contiennent des articles de Berlioz, de Dumas, de Théophile Gautier, d'Alphonse Karr, d'Egmont; les illustrations sont de Camille Rogier, de Célestin Nanteuil, de Loretz, de Wathier.

de Nerval celle qui ressuscite la fragile vision d'un rêve merveilleux !

Nous sommes en 1835, Gérard a quitté le logement qu'il habitait rue des Beaux-Arts avec Camille Rogier ; les deux amis s'adjoignent un autre compagnon, Arsène Houssaye, et à eux trois, louent un grand appartement dans l'Impasse du Doyenné, sur la place du Carrousel. La demeure sera magnifique, quasi princière sinon royale : le grand salon est rétabli avec ses hautes et larges fenêtres à petits carreaux ; les boiseries sont restaurées ; les trumeaux Louis XVI reprennent toute leur beauté ; les panneaux sont recouverts de peintures allégoriques par Chassériau, Nanteuil et Emile Wathier. Gérard s'est chargé de meubler le logis ; un soir, il revient avec deux tableaux de Fragonard, *le Collin-Maillard* et *l'Escarpolette :* il les a payés cinquante francs... sans taxe de luxe ! Peu de temps après, il rapporte de Touraine un grand lit à colonnes, le propre lit de Marguerite de Valois. Enfin, ses dernières acquisitions d'amateur heureux sont une toile de Ribéra, la *Mort de St-Joseph*, un buffet ancien dit « aux trois femmes et aux trois satyres (1).

C'est le bon temps, on rit, on discute, on écrit, on s'amuse. Gautier, qui habitait à côté, venait souvent chez les trois amis et y passait des jours entiers ; les folles et jolies muses des poètes y venaient aussi ; des artistes Célestin Nanteuil, Auguste de Châtillon, Roger de Beauvoir étaient parmi les hôtes habituels. On se lançait en de grandes discussions d'art, on faisait de la musique, on organisait des fêtes : le *Bal des Truands*, qu'on y donna certaine nuit, resta fameux dans les annales parisiennes de la bohême galante.

Bientôt, hélas ! l'argent s'épuise ; il ne se renouvelle guère ; il faut aviser. Le grand lit de Marguerite de Valois fut mis chez Gautier puis vendu parce que... il était vraiment trop grand. Les splendeurs de la rue du Doyenné n'ont duré que dix-huit mois.

Le *Monde dramatique*, qui aurait pu prospérer semble-t-il est loin de procurer le plus mince bénéfice à ses fondateurs ; Gérard est obligé de l'abandonner en y laissant une dette de plusieurs milliers de francs envers un certain Bouchardy son

1. *L'âge du Romantisme*, par Maurice Tourneux.

associé. Il faut payer cette dette, il faut payer les collaborateurs : Gérard vend une grande partie de ses œuvres d'art et de ses bibelots curieux.

Toutefois le *Monde dramatique* continue de paraître et de servir la gloire de Jenny Colon, le plus souvent même par la plume de Gérard. Le 31 octobre 1837, Jenny Colon remporte un beau succès à l'Opéra-Comique dans le rôle de Sylvia de *Piquillo*, musique de Maupou, livret d'Alexandre Dumas et Gérard de Nerval. Mais Jenny n'apprécie guère ce que Gérard fait pour elle. Jenny a une toute petite âme, un tout petit cœur incapable d'amour et de discernement ; elle est arrivée à mépriser Gérard, elle pare de toutes les qualités — celles désirées et forgées par son médiocre idéal — un flutiste de l'orchestre, Louis Leplus. Ils se plaisent, ils s'unissent. Le mariage a lieu à la mairie du 1er arrondissement. Gérard n'éprouve pas à cette nouvelle imprévue un âpre chagrin, il ressent une « émotion navrante » ; ce n'est pas Jenny qu'il vient de perdre, c'est Adrienne qui s'éloigne de lui une seconde fois.

Mais à ce moment, l'activité littéraire de Gérard est grande ; il collabore avec Dumas, il écrit le feuilleton dramatique de *la Presse*, de la *Charte de 1830* — et son émotion navrante s'en trouve amoindrie. Néanmoins, — ainsi va son esprit bourreau de soi-même, — il veut s'étourdir, oublier ou chercher peut-être une nouvelle Adrienne; il part en voyage, visite l'Allemagne d'où il écrit ses impressions pour *le Messager*, *la Presse*, *l'Artiste*.

Le voici à Vienne où l'Adrienne désirée apparaît à nouveau ; ce n'est qu'une fugitive apparition.

A un dîner chez l'ambassadeur de France, il rencontre la cantatrice Marie Pleyel qui ne ressemble pas le moins du monde à Jenny mais qui, sans doute, évoque encore par la particularité d'un détail physique, le féerique rêve d'enfance. Gérard est touché de ravissement, il le dit à Marie Pleyel ; il s'enthousiasme, il s'exalte ; hélas ! il reste l'amant incompréhensible, l'éternel prisonnier de son propre idéal d'amour, but trop magnifique, impossible à atteindre. Il écrit à Marie Pleyel en pensant à Adrienne ; et puis, accablé par ses souvenirs, il brise net l'aventure en avouant qu'il a été le jouet d'une illusion !

Quoique court l'enivrement cependant l'a entraîné et asservi ; la griserie passée, Gérard se juge avec clairvoyance, aperçoit quelle sensibilité aiguë et profonde le torture sans cesse et le fera toujours souffrir, malgré sa volonté ferme, malgré le travail et malgré la gêne — plus tard ce sera malgré la misère même. Il songe à Adrienne, à Marie Pleyel, à l'avenir qui l'attend, et, par une fin de jour, sur les bords ombragés du Danube, il dit à Alexandre Weill qui l'accompagne :

— «... Combien ce lieu nous convie à sortir proprement de la vie ! Le cœur vous en dit-il ?... »

Le cœur n'en disait pas à Alexandre Weill, et ce n'était qu'une boutade de Gérard ; il la faut néanmoins noter, parce que cette boutade indique, sous le sourire qui la ponctue, une première et pernicieuse pensée : le suicide qui rôde dans la pensée de Gérard parfois...

Gérard poursuit sa chimère d'amour ; les faits et les impressions se renouvellent inexorables dans le même ordre : il rencontre une femme, il est attiré, ému, il croit aimer et... revient à Adrienne, inéluctablement. L'impuissance où il est de penser à une autre, de désirer une autre, le mène, selon les heures, de l'amertume à la mélancolie, de l'ironie à la douleur et au désespoir.

* * *

A Vienne, en fin de novembre 1839, Gérard a besoin d'argent ; il écrit à son père et lui demande, pour la première fois, une avance de 25 louis, tout en rappelant avec discrétion les 400 fr. annuels qui lui viennent de la dot de sa mère. Le docteur Labrunie répond par courrier : il refuse et reproche à son fils d'être entraîné à la ruine par ses amis de lettres. Gérard accepte le refus ; mais ses amis sont attaqués, il les défend, s'acharne à les justifier ; il doit, écrit-il,

« ... à Théophile Gautier sa collaboration aux feuilletons de « *la Presse* avec 250 francs par mois pendant deux ans ; Alphonse « Karr lui a fait gagner 400 francs par mois au *Figaro* qu'il diri- « geait ; Victor Hugo l'a placé dans deux journaux, a sollicité les « ministres en sa faveur ; Alexandre Dumas lui a fait gagner 600 fr. « avec *Piquillo*, 1.200 francs avec l'*Alchimiste*. (1) »

1. *Gérard de Nerval*, par Aristide Marie, p. 158. Hachette. Paris, 1914.

Gérard quitte Vienne; il est à Paris le 1er janvier 1841. Pendant qu'il voyageait, la baronne de Feuchères, Adrienne, se mourait à Londres. Adrienne, la jeune châtelaine de Mortefontaine, l'apparition de la ronde enfantine, la petite déesse couronnée par Gérard, Adrienne n'est plus! Vraisemblablement Gérard dut apprendre cette mort, cacher son effroyable tristesse, souffrir et se taire: mais ses forces le trahissent et, après un mois de pensées exaltées, accablantes, presque mortelles, il fut atteint soudainement d'un accès de déséquilibre mental.

Un soir, comme il sortait d'une maison de la rue Miromesnil, malade, égaré, il se croit appelé par les étoiles, il veut en suivre une, aller jusqu'à elle; il se déshabille, puis marche dans la rue en chantant un hymne incohérent dédié à la constellation... Des agents le conduisirent au poste de police; il fut mis dans une maison de santé de la rue Saint-Antoine, chez Mme de Sainte-Colombe. Gérard y resta un mois. Le 21 mars le redoutable mal le reprend; il entre dans la maison du docteur Blanche, alors à Montmartre, rue Norvins. Après huit mois Gérard est guéri; sa vie va reprendre, normale, active, trop active même, et lui donnera douze années de calme relatif et de travail acharné tout en joyeuse plénitude de ses moyens d'observateur et d'écrivain.

En 1832, Gérard, en bon badaud, s'était approché d'un rassemblement, avait été pris dans une rafle. Il resta un jour au « violon » du Palais-Royal et plusieurs jours à Sainte-Pélagie qu'il quitta sur un jugement de non-lieu. Son séjour à la célèbre prison ne fut pas inutile puisqu'il lui permit d'en tirer un humoristique et spirituel tableau, sous le titre *Mes Prisons*. Le récit ne parut que neuf ans après dans *l'Artiste* pendant que Gérard, chez le docteur Blanche, se débattait contre ses débordantes imaginations.

Donc, la police parisienne, sous prétexte d'épuration emmenait souvent alors au violon de paisibles passants ou de joyeux soupeurs.

« C'est ce qui arriva à quelques amis et à moi, un certain soir où la ville était en rumeur par des motifs politiques que nous ignorions profondément; nous traversions l'émeute en chantant et en raillant, comme les épicuriens d'Alexandrie (du moins nous nous en flattions).

Un instant après, les rues voisines étaient cernées, et, du sein d'une foule immense, composée, comme toujours, en majorité de simples curieux, on extrayait les plus barbus et les plus chevelus, d'après un renseignement fallacieux qui, à cette époque, amenait souvent de pareilles erreurs.

« Nous comparûmes devant un juge d'instruction, qui envoya deux d'entre nous à Sainte-Pélagie sous la prévention de complot contre l'Etat.

Gérard n'est pas autrement ému ; il observe les différentes catégories de prisonniers avant de s'observer soi-même.

« A cette époque, Sainte-Pélagie offrait trois grandes divisions complètement séparées. Les détenus politiques occupaient la plus belle partie de la prison. Une cour très vaste, entourée de grilles et de galeries couvertes, servait toute la journée à la promenade et à la circulation. Il y avait le quartier des carlistes et le quartier des républicains. Beaucoup d'illustrations des deux partis se trouvaient alors sous les verrous. Les gérants de journaux, destinés à rester longtemps prisonniers avaient tous obtenu de fort jolies chambres Ceux du *National*, de *la Tribune* et de *la Révolution* étaient les mieux logés dans le pavillon de droite. *La Gazette* et *la Quotidienne* habitaient le pavillon de gauche, au-dessus du *chauffoir* public.

« *J'étais arrivé fort tard à Sainte-Pélagie, et l'on ne pouvait me donner place à la pistole que le lendemain. Il me fallut donc coucher dans l'un des dortoirs communs. C'était une vaste galerie qui contenait une quarantaine de lits. J'étais fatigué, ennuyé du bruit qui se faisait dans le chauffoir où l'on m'avait introduit d'abord, et où j'avais le désir de rester jusqu'à l'heure du couvre-feu. Je préférai gagner le lit de sangle qu'on m'avait assigné, et où je m'endormis profondément.* »

Quelques lignes d'un doux et souriant humour sur le régime alimentaire de la prison.

« Une demi-heure après, un second coup de cloche nous avertissait que toute la prison était rendue à sa liberté intérieure ; c'était en même temps le signal de la distribution des vivres. Chacun prit une sébille de terre et une cruche ce qui nous faisait un peu ressembler à l'armée de Gédéon. Dans une galerie inférieure, la distribution était déjà commencée ; elle se faisait à tous les prisonniers sans exception, et se composait d'un pain de munition et d'une cruche d'eau ; après quoi, on remplissait les sébiles d'une sorte de bouillon sur lequel flottait un très léger morceau de bœuf ; au fond de ce bouillon limpide on trouvait encore de gros pois ou des haricots que les

prisonniers appelaient des *vestiges*, en raison sans doute de leur rareté.

« Du reste, la cantine était ouverte au fond de la cour et desservait les trois divisions de Sainte-Pélagie. Seulement, les prisonniers politiques avaient seuls l'avantage de pouvoir y entrer et s'y mettre à table. Deux petites lucarnes suffisaient au service des prisonniers de la dette (qui n'étaient pas encore à Clichy) et des voleurs, situés dans une aile différente. La communicatton n'était même pas tout à fait interdite entre ces prisonniers si divers. Quelques lucarnes percées dans le mur servaient à faire passer d'une prison à l'autre de l'eau-de-vie, du vin ou des livres. Ainsi, les voleurs manquaient d'eau-de-vie, mais l'un d'eux tenait une sorte de cabinet de lecture ; on échangeait, à l'aide de ficelles, des bouteilles et des romans ; les dettiers envoyaient des journaux ; on leur rendait leurs politesses en provisions de bouche, dont la section politique était mieux fournie que toute autre...

« Vers le milieu du jour, la grande cour, le *promenoir*, présentait un spectacle fort animé ; quelques bonnets phrygiens indiquaient seuls la nuance la plus prononcée ; du reste, il y avait parfaite liberté de costumes, de paroles et de chants. Cette prison était l'idéal de l'indépendance absolue rêvée par un grand nombre de ces messieurs, et, hormis la faculté de franchir la porte extérieure, ils s'applaudissaient d'y jouir de toutes les libertés et de tous les droits de l'homme et du citoyen. »

Enfin, la sortie de Sainte-Pélagie est décrite avec une plaisante légèreté.

« Après ma dernière entrevue avec le juge, ma liberté ne dépendait plus que d'une décision de la chambre du conseil. Il fut déclaré qu'il n'y avait pas lieu à suivre, et dès lors je n'avais même plus à défendre mon innocence. Je dînais fort gaiement avec plusieurs de mes nouveaux amis, lorsque j'entendis crier mon nom du bas de l'escalier, avec ces mots : *Armes et bagages!* qui signifient : « En liberté. » La prison m'était devenue si agréable, que je demandai à rester jusqu'au lendemain. Mais il fallait partir. Je voulus au moins finir le dîner ; cela ne se pouvait pas. Je faillis donner le spectacle d'un prisonnier mis de force à la porte de la prison. »

Ce pittoresque et amusant article, digne du meilleur chroniqueur, parut dans *l'Artiste* où il obtint le plus vif succès.

Or, tandis que, loin du rêve qui engourdit et déprime, ses succès littéraires reprennent et le reconquièrent à la vie. Gérard de Nerval subit une nouvelle douleur : le 5 juin 1842, Jenny Colon en revenant d'une tournée à Bruxelles, meurt subitement.

Jenny était restée pour Gérard un souvenir d'Adrienne, une réalisation d'Adrienne, une Adrienne qu'il avait pu approcher ; la vision des deux femmes se confond en une seule pour aviver la souffrance de Gérard...

Il faut qu'il apaise la mélancolie qui envahit et menace ; il veut résister, il a l'obsession d'une nouvelle crise ; mais il lutte et bientôt triomphe aisément.

Avec un de ses amis, un savant ès-choses orientales, Th. de Fonfrède, il part en Egypte pour un voyage d'études, d'où surgiront en 1846 ses articles à la *Revue des Deux Mondes :* Scènes de la Vie Orientale : *Les Femmes du Caire; les Esclaves; le Harem; la Cange du Nil; la Santa Barbara; les Maronites, un prince du Liban; les Druses, le Kalife Hakem; l'Anti-Liban;* il voit l'Egypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, Constantinople. Il correspond régulièrement avec son père, il lui décrit par le menu la vie qu'il mène. Comme peut-être le Dr Labrunie s'effraye des dépenses, Gérard lui mande ces lignes suggestives :

« Pour moins de 5 francs nous avons eu quatorze poules qui se « promènent dans notre cour et que nous engraissons ; elles nous « font des œufs pour déjeuner. Le matin, on nous amène des chè- « vres et nous avons pour une piastre de lait chaud ; puis tous les « jours, un bon morceau de mouton, des pigeons, des grives ou un « canard, du macaroni ou des légumes ; voilà notre régime ; cela « nous est préparé par un brave homme nommé Mansour, ancien « mamelouk de la Grande Armée, à qui nous donnons quatre pias- « tres, c'est-à-dire 20 sous par jour (1)... »

Mais ce sont là détails matériels et personnels, cependant aussi précis et alertes que ceux sur les choses et les gens vus, étudiés et notés.

Il faut relire *les Scènes de la Vie orientale* ou *le Voyage en Orient*, on y trouve l'intérêt d'un roman allié à la forme vive et souple d'un conte, un style agréable et pur, sans emphase, au service d'une rare puissance d'évocation.

Dès son retour à Paris, en janvier 1844, il travaille sans arrêt, le voici à *l'Artiste* et à *la Presse* où il fait le feuilleton dramatique ; le voici à la *Revue Pittoresque*, à la *Revue des*

1. Lettre inédite, reproduite par M. Aristide Marie, de la Collection Henri Houssaye.

Deux-Mondes, à la *Revue de Paris*, au *National*, à *l'Illustration* où il donne des chroniques, des articles ; avec Alexandre Dumas il écrit le livret des *Monténégrins;* l'éditeur Furne lui commande, moyennant 5.000 francs, un livre sur les *Côtes de la Méditerranée*, mais ce livre ne sera jamais fait : il traduit, pour la *Revue des Deux-Mondes*, les poésies de Henri Heine, auxquelles il joint une copieuse notice ; il rapporte d'un court séjour en Angleterre des notes sur les *Plaisirs de Londres* qui paraissent dans la *Presse*...

A côté du journaliste et de l'écrivain, il faut présenter quelques petits portraits de Gérard de Nerval : voici le parisien flâneur qui aime à s'attarder aux boîtes des bouquinistes ; il voit un jour chez Monselet un exemplaire de Klinger qu'il cherchait depuis plus de vingt ans après l'avoir trouvé chez un marchand et l'avoir manqué et perdu faute d'argent !

Voici Gérard parisien blagueur et plein d'entraînante gaîté : un boucher de Montmartre fit choisir, pour le cortège du Bœuf-gras, les costumes des *Monténégrins,* puis invita les auteurs au banquet ; — Gérard y prit la parole, et sa verve fut d'autant plus étourdissante que ses auditeurs comprenaient bien imparfaitement les mille facéties boulevardières et les fantaisies d'atelier qu'il prodigua pendant une heure... à la grande délectation de ses amis présents à la fête. Les bouchers le portèrent en triomphe.

Voici Gérard ami des sports, d'un sport qui devance même son temps : il écrit la préface du livre de Turgan, *Les Ballons;* il partage avec son ami Tournachon la hantise des aérostats libres ou dirigeables ; il se passionne pour la passion de Nadar et peut-être fait-il partie de quelques voyages aériens...

Le parisien s'enflamme avec promptitude pour les causes qui lui apparaissent justes et belles, il a, malgré sa blague et son scepticisme, l'ardeur et la générosité françaises.

Voici Gérard soldat de la Liberté ; un jour il part avec une dizaine de volontaires : on va affranchir la Pologne de l'oppression russo-germanique ! Pour libérer un peuple ils sont dix, qu'importe ! Tournachon est de cette phalange parisienne sous le nom de Tournachowski, Gérard se nomme sans doute Nervaleïef ou Labruniski.

Aucun des volontaires ne parle le polonais ; ils luttent cependant puisqu'ils sont emmenés prisonniers à Eisleben où on les garde pendant vingt jours.

Voici un Gérard inventeur : en octobre 1844 il construit une machine à imprimer soi-même, il lui donne le nom de « stéréographe » ; c'était une simplification du travail typographique ; le brevet d'invention fut enregistré le 6 janvier 1845.

Gérard de Nerval, feuilletoniste pour gagner sa « matérielle », n'aime pas le travail sur commande. De même qu'il a perdu — ou manqué de gagner les 5.000 francs de Furne pour le livre sur les *Côtes de la Méditerrannée*, de même il néglige le *Marquis de Fayolle* — roman-feuilleton qui paraît au *Temps* en mars 1849 — il l'interrompt en mai, le reprend en juin et le délaisse définitivement. « En souvenir d'une amitié ancienne » Ed. Georges satisfera la curiosité patiente des lecteurs du *Temps :* il termine le *Marquis de Fayolle* en mars 1856, — sept ans après !

Voici un Gérard, locataire parisien, locataire presque jamais content de son logis, souvent en discussion avec les propriétaires, souvent en déménagement : il est au 36, rue de la Victoire, vers 1846-47 ; nous le trouvons, trois ans plus tard, dans une modeste maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Cette bâtisse est expropriée, afin de dégager les abords du Louvre ; elle va être démolie et le propriétaire donne congé à Gérard de Nerval qui se récrie, proteste et chicane, finit par obtenir une indemnité de... vingt francs !! De la rue Saint-Thomas-du-Louvre *in extremis*, Gérard s'enfuit au n° 9, rue du Mail ; là, il installe, après les avoir achetés quatre ou cinq cents francs, les boiseries, les fresques peintes de la rue du Doyenné ; ces souvenirs-là, il les conservera jusqu'au bout, — témoins de son heureuse jeunesse ils éclaireront d'un reflet de joie, d'une lueur d'espoir, sa chambre de malade condamné sans retour.

* * *

Dès 1849, les années de lente agonie commencent. D'abord, un accident de mauvais présage : en visitant la propriété d'un de ses amis, Gérard descend d'un monticule, trébuche, tombe, s'évanouit... Revenu à son logis, il se couche et, tout enfiévré,

se rappelle que du lieu de sa chute il avait vue sur le cimetière où était enterré Jenny Colon.

Ensuite, c'est le surmenage intellectuel, le travail peu productif : il publie les *Illuminés*, chez Victor Lecou sans en tirer grand argent ; il en cède la traduction à des éditeurs anglais qui le payent mal. Ses souvenirs d'Allemagne, publiés sous le titre de *Lorely*, chez Giraud et Bagneau, lui rapportent, par traité, 150 francs pour la première édition ! Comment vivre avec de si maigres ressources ? Gérard, un jour, avoue à son ami Champfleury qu'il n'a pas dépensé 50 francs en deux mois. Son père, sollicité cependant, ne l'aide pas; apercevant la misère toute proche, Gérard se décide à demander un secours au Ministère sur les fonds destinés à l'encouragement à l'art dramatique. Hélas ! Ironie des mots et de leurs divers sens! Les vrais drames ne sont pas ceux que compose l'écrivain, il y en a d'autres plus effroyables : celui que vit Gérard, celui de la misère et de la maladie, de l'amour et de la mort.

Il dîne à douze sous en d'infectes gargotes, il se soutient en buvant du café partout où son insomnie le promène ; un noctambulisme effréné use sournoisement ses forces. Maintenant, comme s'il profitait de la faiblesse de Gérard, le spectre de son amour idéal le ressaisit, le poursuit sans relâche ; en dix, en cent femmes, il croira rencontrer, retrouver, la voix, l'attitude, les traits de celle qu'il aime. Mais qui aime-t-il ?... Marie Pleyel, Jenny Colon ? Aurélia, Adrienne, Sylvie ?... Il ne sait pas. Une seule ? Toutes ensemble ? Il ne sait pas ; il souffre...

Et l'amertume jamais n'atteint ses lèvres, et la bonté toujours habite son cœur jusqu'à lui faire oublier sa propre détresse au profit de celle d'autrui. N'est-elle pas admirable cette lettre de Gérard de Nerval, à la princesse de Solms :

« Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, les beaux livres que « vous m'avez promis pour mes étrennes ; je les convoitais depuis « bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranches, cette édition « unique. Mais ils coûteront trop cher, et j'ai quelque chose de « mieux à vous proposer, une bonne action. Je vous sens tressaillir « de joie, vous dont le cœur est si chercheur... Rue Saint-Jacques, « n° 7, au cinquième étage, croupissent dans une affreuse misère, — « une misère sans nom — le père, la mère, sept enfants, sans « travail, sans feu, sans pain, sans lumière.

« Deux de ces enfants sont à moitié morts de faim. Un de ces « hasards qui me conduisent souvent m'a porté là hier. Je leur ai « donné tout ce que je possédais ; mon manteau et 40 centimes. O « misère ! Puis, je leur ai dit qu'une grande dame, une fée,une reine « de dix-sept ans viendrait dans leur taudis avec tout plein de « pièces d'or, de couvertures, de pain pour les enfants... Ah ! si vous « aviez vu ! Vite donc, accourez avec vos grands yeux doux qui leur « feront croire à l'apparition d'un ange, réaliser ce que votre pauvre « poète a promis en votre nom...

« Au revoir, petite reine, à bientôt, au grenier de nos pauvres.Nos « pauvres ! Je suis fier, en écrivant ces mots. Il y a donc quelqu'un « de plus pauvre que moi de par le monde !

« Mettez votre robe à grande queue et vos souliers à talons. Je « leur ai promis, gros comme le bras, une grande princesse plus « puissante que tous les puissants de la terre. Il n'y croiront pas, « quand ils verront vos dix-sept ans et votre frais sourire. Mais je « bavarde, adieu mignonne, encore adieu. Pardon, madame.

La bonté est une qualité de Gérard de Nerval ; l'amitié sincère et fidèle, lui en est une autre.

Mais si les grands sentiments procurent d'ineffables joies, ils sont aussi la source de vifs chagrins. La mort d'un de ses amis, le poète Charles Renaud, vient surprendre et accabler Gérard. Des pensées macabres s'implantent en son cerveau ; un soir il veut entrer au cimetière Montmartre, il le trouve fermé ; alors, il s'agite, s'exalte peu à peu ; la fièvre le prend, le pousse, l'entraîne. Dans un état comparable au somnanbulisme ou voisin de l'hallucination, il veut se confesser à un prêtre rencontré dans la rue, entre à Notre-Dame-de-Lorette et pleure au pied de l'autel, puis il sort de l'église presque délirant ; il arrive à la place de la Concorde, se dirige vers la Seine... Par bonheur quelque calme se lève timidement en lui, il va chez Henri Heine pour lui remettre le prix d'une traduction qu'il n'avait pu faire. Heine, voyant malade le traducteur de ses œuvres et son ami, s'alarme et le fait conduire à la maison Dubois. Gérard reste là au repos pendant quatre ou cinq semaines ; et c'est à ce moment où on pouvait le croire fatigué, anéanti, perdu peut-être pour les lettres françaises, c'est alors qu'il prépare *Sylvie*, cette évocation ordonnée, fraîche, attirante du pays de Valois, ce roman merveilleux d'un incomparable rêve d'amour, ce délicat chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité... Gérard inspiré, exalté

joyeusement, écrit en revivant son enfance, sa jeunesse ; — il a devant les yeux Chantilly, Mortefontaine.. Sylvie !...

Le 15 août 1853, chez Buloz, *Sylvie* paraît. Immédiatement c'est le succès La joie emplit le cœur de Gérard, mais impose à ses nerfs une tension qu'il supporte difficilement. Il lui faut remuer, promener à la fois sa joie et son mal. Il flâne dans Paris ; il noctambulise à Montmartre, aux Halles, il hante ce « Cabaret noir » situé entre les barrières Rochechouart et des Martyrs où — rapporte Champfleury — fréquentait une clientèle de basse pègre, gueularde, soiffarde, équivoque et bizarre. Il regarde, il observe, pour s'intéresser à quelque spectacle point banal, — pour oublier... Si. la nuit, il va de cabaret en bal musette, le jour il entraîne des amis aux guinguettes d'Argenteuil, et là il parle, il parle pour s'étourdir, pour se prouver à soi même la nette vision de ses pensées. la fluctuante et précise venue des mots et des phrases.

Cependant la fatigue ne pardonne pas ; le mal, sournois, guette et assaille ; la crise monte et éclate ! Gérard se prend de querelle avec des passants, dans la rue ; il sort dans un jardin, pieds nus, et cueille des fleurs en récitant des vers mêlés à des phrases sans suite ; enfin il croit enfermer dans sa propre poitrine « l'âme de Napoléon qui lui inspire et lui commande de grandes choses ».

L'irrémissible fatalité se lève. Gérard de Nerval n'a plus que deux années à vivre. Voici le calvaire des grandes angoisses qui commence.

Le 26 août 1853, Gérard appréhendé sur la voie publique est conduit à l'hôpital de la Charité où un de ses amis, le peintre Chenavard vient le réclamer. De là Gérard est emmené le 27, à Passy, à la maison de santé du Dr Blanche. Après un mois, les soins, le repos, l'air pur semblent le guérir suffisamment pour qu'il soit permis à ses amis de le venir voir : Arsène Houssaye vient, et aussi Auguste de Châtillon, Stadler, Georges Bell, Théophile Gautier, Méry.

A la fin de septembre un nouvel accès se déclare ; sa durée est courte. C'est alors que, probablement pour termes restés impayés, le logement de la rue du Mail doit être déménagé. Le Dr Labrunie ne s'occupe pas de son fils, ni de sa santé, ni de ses

affaires. Les meubles, les objets d'art, grâce à Georges Bell sont transportés à la maison du Dr Blanche (1), sous les yeux de Gérard qui en exulte de joie... Les choses parlent au cœur; on les croit inertes et muettes, — ah! comme elles vivent! comme elles font revivre!

Gérard veut être guéri, il veut partir malgré les sages avis du Dr Blanche; il croit qu'il est retenu prisonnier ; il écrit à ses amis, à son père. Le Dr Labrunie répond : il cède, fait sortir son fils de la maison de santé. Aussitôt, Gérard reprend le travail ; les *Nuits d'octobre*, viennent de paraître, il prépare les *Filles du Feu* qui paraissent au début de 1854. Après un autre séjour obligé à Passy, il en sort guéri encore et muni d'une mission du Ministère de l'Instruction publique obtenue pour lui par ses amis. Gérard part pour l'Allemagne. Il passe à Strasbourg, Baden ; il est le 11 juin 1854, à Suttgard d'où il va à Nuremberg, à Bemberg, à Weimar où il rend visite à Liszt. Il revient, rend compte de sa mission à la Société des Gens de Lettres, et retombe malade.

Le voici de nouveau à Passy, mais il s'enfuit. On le rattrape. Gérard croit de plus en plus qu'on veut lui imposer une prison. Il fait intervenir ses amis. Le Dr Blanche répond qu'il n'est pas prudent de donner l'exeat à Gérard ; comme ami il le donnerait, comme médecin il le refuse C'est alors que la tante Labrunie s'engage par lettre au Dr Blanche à prendre Gérard à sa charge, chez elle. Et Gérard quitte la maison de santé de Passy définitivement le 19 octobre 1854.

La tante, par malheur, est gravement malade, Gérard est rejeté à sa vie solitaire et vagabonde. Il a une chambre rue des Bons-Enfants, à l'hôtel de Normandie, une chambre où il ne vient presque jamais, car le noctambulisme le tient comme un vice mortel dont l'emprise est irrésistible.

Il ne cesse d'observer, de penser, d'écrire; il prépare un volume : *Promenades et Souvenirs*. Le travail, toujours le travail... Et, devant les pages blanches où il va mettre le meilleur

1. Les meubles de Gérard de Nerval resteront à la maison du Dr Blanche, « comme souvenir ». Aujourd'hui le fils du docteur, le peintre Jacques-Emile Blanche, possède encore les *Bacchantes dompteuses de tigres*, par Chassériau; à M. Maurice Barrès appartient une autre *Bacchante*.

de son imagination et de ses impressions, Gérard de Nerval est d'une lucidité sans pareille : conception, composition, style, tout est aussi près que possible de la perfection.

Mais il s'épuise... Tel l'homme à la cervelle d'or, il gratte, râcle, extirpe jusqu'aux plus minimes parcelles, et puis... une nuit... plus d'or !... L'épouvante, le vide, le suprême abîme.

Les ultimes jours, ses ultimes heures, il les passe en certains coins de ce Paris qu'il a décrit ; aussi est-ce peut-être une sorte de pèlerinage que retrouver avec lui quelques-unes de ses chères visions de parisien.

Le plus souvent il est sur la butte Montmartre, allant à travers ce qui alors était un petit village, coin si banlieusard avec ses basses et vieilles maisons, ses petits jardins, ses cabarets de planches, et ses guinguettes à tonnelles. Après avoir admiré de là-haut, l'aurore toute rose se lever sur la ville, il erre du côté des carrières.

Il y en avait une du côté du château Rouge, qui semblait un temple druidique, avec ses hauts piliers soutenant des voûtes carrées. L'œil plongeait dans des profondeurs d'où l'on tremblait de voir sortir Essus ou Thot, ou Cérunnos, les dieux redoutables de nos pères.

Il a vu tout un monde de vagabonds s'abriter, dormir et vivre dans ces carrières ; puis les carrières ont été détruites, comblées : les pauvres hères ont alors cherché d'autres refuges que Gérard de Nerval découvre et dont l'un des plus curieux est celui-ci.

Il y a quelquefois, du côté de Clichy, d'énormes tuyaux de gaz préparés pour servir plus tard, et qu'on laisse en dehors parce qu'ils défient toute tentative d'enlèvement. Ce fut le dernier refuge des vagabonds, après la fermeture des grandes carrières. On finit par les déloger ; ils sortaient des tuyaux par séries de cinq ou six. Il suffisait d'attaquer l'un des bouts avec la crosse d'un fusil.

Un commissaire demandait paternellement à l'un d'eux depuis combien de temps il habitait ce gîte.

— Depuis un terme.

— Et cela ne vous paraissait pas trop dur ?

— Pas trop... Et même, vous ne croiriez pas, monsieur le commissaire, le matin, j'étais paresseux au lit.

Quand il n'est pas à Montmartre, Gérard de Nerval passe la

nuit aux Halles : il va chez Niquet, chez la mère Saget, il s'arrête dans les cabarets de la rue Mauconseil, et aux alentours de la pointe Sainte-Eustache. Il connaît les bons endroits : il sait où trouver les meilleures huîtres, où se servent les plus fines tripes à la mode de Caen ; où se déguste la plus fameuse eau-de-vie. Il vous conduira chez Baratte, ce qu'il nomme « *le Restaurant des Aristos* ».

L'usage est d'y demander des huîtres d'Ostende avec un petit ragoût d'échalotes découpées dans du vinaigre et poivrées, dont on arrose légèrement lesdites huîtres. Ensuite, c'est la soupe à l'oignon, qui s'exécute admirablement à la Halle, et dans laquelle les raffinés sèment du parmesan râpé. — Ajoutez à cela un perdreau ou quelque poisson qu'on obtient naturellement de première main, du bordeaux, un dessert de fruits premier choix, et vous conviendrez qu'on soupe fort bien à la Halle. — C'est une affaire de sept francs par personne environ.

On ne comprend guère que tous ces hommes en blouse, mélangés du plus beau sexe de la banlieue en cornettes et en marmottes, se nourrissent si convenablement ; mais, je l'ai dit, ce sont de faux paysans et des millionnaires méconnaissables.

Gérard, lui, le plus souvent se contentait d'un petit bouillon de poulet dont il nous dit le prix : dix centimes ! — et qu'il se faisait servir sur le comptoir d'un rôtisseur de la rue Saint-Honoré : quand il était muni, rarement, de quelques pièces d'argent il « suçait là trois ou quatre écrevisses de Strasbourg grosses comme de petits homards ». Et il préférait le comptoir du rôtisseur à la pâtisserie du Boulevard Montmartre et à la boulangerie de la rue Richelieu connue sous le nom de « *la Boulange* » et où on mangeait des pâtés, des sandwiches arrosés invariablement — c'était la mode — de vin de Madère. Gérard préférait donc la boutique du rôtisseur ·

Derrière l'ancien cloître Saint-Honoré, dont les derniers débris subsistent encore, cachés par les façades des maisons modernes, est la boutique d'un rôtisseur ouverte jusqu'à deux heures du matin. Avant d'entrer dans l'établissement, mon ami murmura cette chanson colorée :

A la *Grand'Pinte*, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine, on voit briller

Toujours un tronc d'arbre au foyer,
Flamme éternelle,
Où rôtissent en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tournebroche !
Et puis le soleil jaune d'or
Sur les casseroles encor,
Darde et s'accroche !

De la rue Saint-Honoré au Palais-Royal il n'y a que quelques pas : Gérard s'arrêtait parfois au *Café des Aveugles*, sollicité d'y entrer par « un grand bruit de tambour qui nous avertit que le Sauvage continue ses exercices... » Parfois il entrait à l'ancien *Athénée*, alors dénommé *Estaminet des Nations* et y assistait à d'émouvantes parties de billard : on rencontrait là « des gens assez forts pour faire circuler des billes autour de trois chapeaux espacés sur le tapis vert, aux places où sont les mouches, — les blocs n'existent plus : le progrès a dépassé ces vaines promesses de nos pères ! »...

Puis voici le *Bal des Chiens* que Gérard dépeint longuement :

La maison intérieure, à laquelle on arrive par une longue allée, peut se comparer aux gymnases antiques. La jeunesse y rencontre tous les exercices qui peuvent développer sa force et son intelligence. Au rez-de chaussée, le café-billard ; au premier, la salle de danse ; au second, la salle d'escrime et de boxe ; au troisième, le daguerréotype.

Cela est la description du lieu pendant le jour ; et les remarques continuent non sans souriantes ironies :

La nuit, il n'est question ni de boxe ni de portraits ; un orchestre étourdissant de cuivres, dirigé par M. Hesse, dit *Décati*, vous attire invinciblement à la salle de danse, où vous commencez à vous débattre contre les marchandes de biscuits, et de gâteaux. On arrive dans la première pièce, où sont les tables, et où l'on a le droit d'échanger son billet de 25 centimes contre la même somme en *consommation*. Vous apercevez des colonnes entre lesquelles s'agitent des quadrilles joyeux.

Nous jetons nos bouts de cigare immédiatement ramassés par des jeunes gens moins fortunés que nous. Mais, vraiment, le bal est très bien ; on se croirait dans le monde si l'on ne s'arrêtait à quelques imperfections de costume. C'est au fond, ce qu'on appelle à Vienne un *bal négligé*.

Ne faites pas le fier. Les femmes qui sont là en valent bien d'autres, et l'on peut dire des hommes, en parodiant certains vers d'Alfred de Musset sur les derviches turcs :

Ne les dérange pas, ils t'appelleraient chien...
Ne les insulte pas, car ils te valent bien !

La salle est assez grande et peinte en jaune. Les gens respectables s'adossent aux colonnes avec défense de fumer, et n'exposent que leurs poitrines aux coups de coude, et leurs pieds aux trépignements éperdus du galop et de la valse.

Au sortir des cabarets ou des bals, Gérard s'en venait jusqu'à la Seine, jusqu'à ces bords pleins de grâce ou de splendeur, qui sont le charme intime et profond ressenti jusqu'à l'aigu par le vrai parisien, attirance de rêve, évocation des temps passés... Souvent, Gérard flânait sur le Pont-Neuf et, peut-être, y reconstitua-t-il ce coin de tableau de Paris au XVIIe siècle tel que nous le retrouvons dans *la Main enchantée* :

Le pont Neuf, achevé sous Henri IV, est le principal monument de ce règne. Rien ne ressemble à l'enthousiasme que sa vue excita, lorsque, après de grands travaux, il eut entièrement traversé la Seine de ses douze enjambées, et rejoint plus étroitement les trois cités de la maîtresse ville.

Ce fleuve de peuple qui croisait l'autre fleuve et s'écoulait avec lenteur d'un bout à l'autre du pont, arrêté du moindre obstacle, comme des glaçons que l'eau charrie, formait de place en place mille tournants et mille remous autour de quelques escamoteurs, chanteurs ou marchands prônant leurs denrées. Beaucoup s'arrêtaient le long des parapets à voir passer les trains de bois sous les arches, circuler les bateaux, ou bien à contempler le magnifique point de vue qu'offrait la Seine en aval du pont, la Seine côtoyant à droite la longue file des bâtiments du Louvre, à gauche le grand Pré-aux-Clercs, rayé de ses belles allées de tilleuls, encadrés de ses saules gris ébouriffés et de ses saules verts pleurant dans l'eau ; puis, sur chaque bord, la tour de Nesle et la tour de Bois, qui semblaient faire sentinelle aux portes de Paris comme les géants des romans anciens.

Mais la garde qui veille aux portes de Paris est impuissante contre la Mort qui veut entrer...

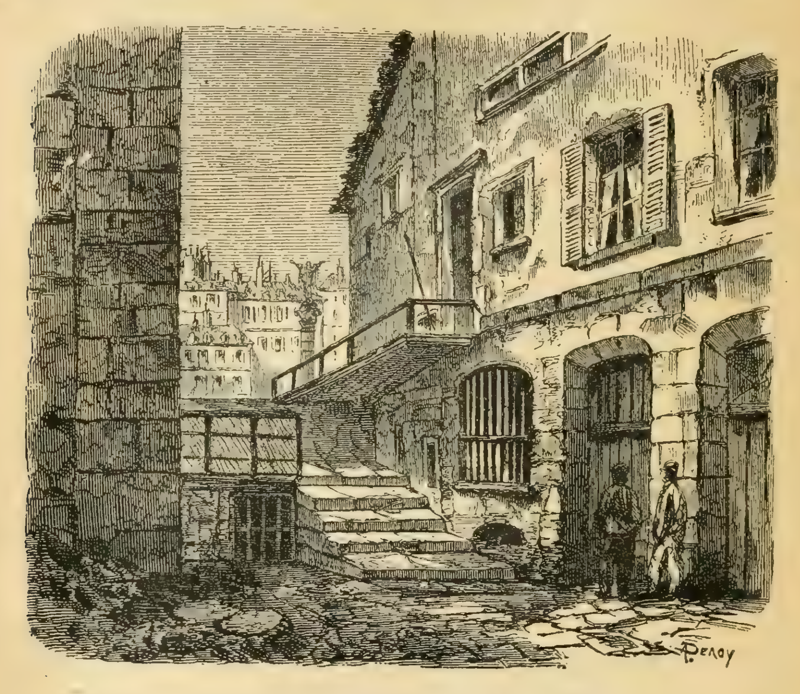
* * *

Le matin du 26 janvier 1855, au petit jour, l'hôtesse d'un hôtel borgne de la rue de la Vieille-Lanterne ouvrait sa porte ;

son garçon l'aidait. Il faisait très froid ; le long de la muraille, ils aperçurent, dans la lumière indécise de l'aurore un homme gelé.

— Non, dit le garçon, c'est un pendu.

Le pendu remuait encore. On ne coupa pas le cordon qui le tenait étranglé, accroché à la grille haute d'une fenêtre, près



LA RUE DE LA VIEILLE LANTERNE EN 1855

d'un escalier qui barrait la rue (1). Un chiffonnier alla prévenir le commissaire ; quand celui-ci fut présent, un agent coupa le lien. Le docteur Pau, prévenu, accourut de l'hôtel de Ville ; croyant percevoir quelque reste de vie il pratiqua une saignée,

1. La rue de la Vieille-Lanterne prolongement de la rue de l'Ecorcherie, se trouvait là où s'élève aujourd'hui le *Théâtre Sarah-Bernhardt ;* elle commençait au n° 2 de l'ancienne place du Châtelet et aboutissait à la Vieille Place-aux-Veaux. Moins qu'une rue, c'était une ruelle obscure et sale, bordée de bâtisses noirâtres, croûteuses et malodorantes... Gérard se pendit à l'intersection du croisillon, au troisième barreau de la baie grillée, sous le balcon d'entrée de l'hôtel borgne juste à la descente de l'escalier de la rue. Cet endroit est exactement l'*emplacement actuel du trou du souffleur,* devant la scène du *Théâtre Sarah-Bernhardt.*

souffla de l'air dans la bouche... Tout fut inutile... Trop tard !... Gérard de Nerval était mort.

Gérard était vêtu d'un habit noir, pantalon de drap gris vert ; il portait des souliers vernis et des guêtres de drap gris. On trouva dans ses poches un passeport pour l'Orient, une lettre, deux reçus d'un asile, la carte de visite d'Asselineau, une pièce de deux sous et les derniers feuillets manuscrits *d'Aurélia.*

Une légende veut que le cordon de fil écru, dont se servit Gérard pour se pendre, fut la ceinture que portait Mme de Maintenon aux représentations *d'Esther* à Saint-Cyr.

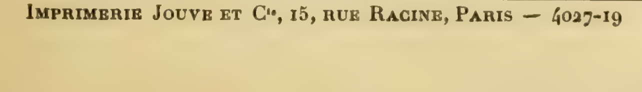
Tout d'abord, les amis de Gérard ne voulurent pas croire au suicide, l'idée de crime prévalut. Mais, par la suite tout concourut à la vraisemblance de la première hypothèse. On établit que vers trois heures du matin, ce 26 janvier 1855, l'hôtesse du logis borgne avait refusé d'ouvrir à un client et que ce client aurait été Gérard de Nerval,

Gérard, alors, se serait cru appelé par le Destin et aurait décidé de finir...

Le 30 janvier, le service funèbre fut célébré, à Notre-Dame. Plus de trois cents personnes, écrivains, journalistes, amis admirateurs, suivirent la dépouille de Nerval jusqu'au Père-Lachaise. On vit « Théophile Gautier, souffrant d'un abcès à la gorge, accompagner son ami, la tête enveloppée d'un foulard jaune qui rendait plus livide encore la pâleur de son teint... »

Et Gérard de Nerval, parisien de Paris, grâce à son ami Arsène Houssaye, repose définitivement depuis le 12 mars 1890, — après plusieurs transferts — auprès de ces autres parisiens, parisiens l'un par la finesse de l'esprit, l'autre par la puissance d'une imagination incomparable, Nodier et Balzac.

CHARLES FEGDAL.



IMPRIMERIE JOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE, PARIS — 4027-19

LA CITÉ

Société d'études historiques et archéologiques des III[e] et IV[e] Arrondissements de Paris

---

La Société a été fondée en 1901 pour s'occuper tout d'abord des questions historiques intéressant le IV[e] arrondissement. Par suite, elle a étendu le cercle de ses études aux quartiers du III[e] arrondissement.

Bureau de la Société

Présidents: M. Henry Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. — *Vice-présidents :* M. Georges Hartmann, membre du Comité des Inscriptions parisiennes ; M. Lucien Lambeau, secrétaire de la Commission du Vieux Paris. — *Secrétaire général :* M. Albert Callet, publiciste. — *Secrétaire :* M. A. L'Esprit. — *Archiviste :* M. Bourdeix. — *Trésorier :* M. Batteroze.

Principaux Collaborateurs

MM. Alcanter de Brahm, Augé de Lassus, E. Beaurepaire, Albert Callet, Paul d'Estrée, Ph. Dufour, Funck-Brentano, M.-H. Fucore, M. Gauthier, Georges et Paul Hartmann, Lucien Lambeau, A. L'Esprit, Henry Martin, Piton, Marcel Poëte, Léon Riotor, Fegdal, de Mallevoue, Foiret, Emard.

Bulletins

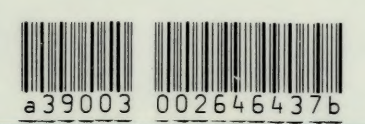
Les bulletins de la Société paraissent régulièrement à chaque trimestre, contiennent plus de cent pages, chacun, d'articles variés, de documents inédits, et de nombreuses illustrations d'après des estampes anciennes.

Cotisations

Les sociétaires acquittent une cotisation de 6 francs par an, reçoivent les bulletins et prennent part aux conférences et aux visites de monuments organisées par le Comité de la Société.

Adhésions

Les adhésions sont reçues chez M. Batteroze, trésorier, bureau militaire, à la mairie du IV[e] arrondissement (entresol, escalier A), place Baudoyer, 2, Paris.


a39003 002646437b